

TROIS QUESTIONS À...

STÉPHANE JACOB

**1** À moins de trente ans, vous êtes devenu un des meilleurs spécialistes de l'art contemporain australien, dont vous exposez un choix à Paris. D'où vient cette passion ?

Je suis allé en Australie, tout simplement. J'avais étudié à l'école du Louvre, travaillé pour le Musée des monuments français, et j'espérais bien trouver un emploi là-bas dans une institution. Malheureusement, je suis arrivé le lendemain de la reprise des essais nucléaires... Il a donc fallu me mettre à mon compte. Isabelle de Beaumont, une française passionnée par les aborigènes, leur culture et l'acculturation à laquelle ils ont été soumis, m'a permis de trouver les œuvres que je propose. Le marché n'est pas très structuré, et il est difficile de séparer l'art de l'artisanat. Mais je m'intéresse à tous les artistes australiens, indigènes ou d'origine occidentale. Je ne suis pas un ethnologue : je suis un marchand d'art contemporain australien.

**2** Quelles en sont les caractéristiques ?

Pour ce qui est des « occidentaux », une très grande liberté. Ils n'assument pas les contraintes d'une histoire de l'art trop pesante, et ont tendance à considérer les artistes européens comme des gens angoissés par un passé trop riche. Là-bas, un même artiste passe de la peinture à la sculpture, se transforme en scénographe ou en styliste sans aucun complexe, et sans que personne y trouve à redire. Le cas des aborigènes est différent : leur tradition les porte principalement vers la peinture, mais chez eux, ce qui importe, ce



D.R.

n'est pas l'objet, mais le moment où ils le réalisent. L'objet fini n'a pas la même charge que l'acte de le faire. Aujourd'hui, ils travaillent sur toile, hier, avec des pigments fragiles, mais c'est la même chose.

**3** Vous insistez beaucoup sur la pédagogie ?

Pour comprendre la peinture, il faut être initié, qu'il s'agisse d'un christ de Mantegna, d'un espace Renaissance, ou d'un espace aborigène. C'est la raison pour laquelle, même si je suis heureux de cette exposition, je préfère présenter les œuvres sur rendez-vous. Les gens sont plus détendus, plus réceptifs. J'essaie de faire partager un plaisir : cela demande un peu de temps. Le problème, c'est que les œuvres importantes sont de plus en plus recherchées. J'en ai vendu sept au Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie. Mais ma plus grande joie, ce sont les collectionneurs privés : ce ne sont pas des amateurs d'ethnologie, mais d'art contemporain.

*Propos recueillis par  
Harry Bellet*

★ « Propositions australiennes », galerie Luc Queyrel, 34, rue Mazarine, Paris 6<sup>e</sup>. Tél. : 01-40-46-90-36. Jusqu'au 1<sup>er</sup> août.